

Françoise Mallet-Joris
Divine

Flammarion

Extrait de la publication

FRANÇOISE MALLET-JORIS

Photo: Irmeli Jung / Flammarion



Divine

Les voies de la Providence sont décidément insondables. En l'occurrence, pour Jeanne, trente-cinq ans, professeur dans un collège parisien, cette voie est un escalier - celui qu'il lui faut descendre et remonter le jour où des gamins ont saboté les ascenseurs de la tour où elle habite... au 31^e étage.

Or Jeanne est grosse, gaiement grosse. Mais cet incident du quotidien lui révèle que pour les autres (Evelyne, sa meilleure amie, Didier dont elle est secrètement amoureuse, sa mère, ses collègues, ses élèves), elle est un cas. Elle décide alors, par défi, de commencer un régime.

Jeanne maigrit, et à sa grande surprise, le monde autour d'elle se modifie : elle n'est plus l'originale dont on tolérait tout, elle se doit de rentrer dans le rang. Est-elle une autre d'avoir changé d'apparence ? Peu à peu, ce régime prendra les allures d'un affrontement à soi, d'une ascèse, d'une tentative de replacer dans l'ordre du monde ces désordres essentiels que sont la faim, le désir, l'amour. Et le second prénom de Jeanne, Ludivine devenu Divine, prend alors tout son sens.

La performance du livre de Françoise Mallet-Joris est que cet itinéraire s'exprime dans les mots et les événements du quotidien, qu'il est semé de rires et de truculences, de saveurs et d'odeurs. Mais il est aussi comme ces tableaux flamands de repas plantureux où, dans un coin, un personnage étranger aux ripailles a le regard qui fuit hors du cadre...



DIVINE

Françoise Mallet-Joris
de l'Académie Goncourt

DIVINE
Roman

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1991
ISBN 9782081311077
Imprimé en France

Extrait de la publication

A ma nièce Françoise qui est aussi mon amie.

« Il m'arrive toujours quelque chose d'intéressant, se dit-elle, lorsque je mange ou que je bois. »

Alice au pays des merveilles

« L'âme n'est pas ivre de ce qu'elle a bu, mais bien ivre, et plus qu'enivrée, de ce qu'elle n'a pas bu et ne boira jamais. »

Hadewyck d'Anvers
Le Miroir des âmes

I

Drapée dans le grand châle de laine qui lui tient lieu de robe de chambre, ses cheveux noirs, vigoureux, lui tombant jusqu'à la taille, Jeanne sort sur le palier. Devant elle, les trois portes à glissière des trois ascenseurs qui desservent la tour. À sa gauche, l'appartement des Larivière. À sa droite, celui de « Louis Adrien, métreur », comme l'indique une petite plaque de cuivre. Dans un angle, une porte coupe-feu par laquelle on accède à l'escalier. Jeanne se dirige avec résolution vers cette porte, l'ouvre, jette un coup d'œil perplexe sur l'escalier, assez large, proprement recouvert d'un tapis ras, et qui semble descendre à l'infini. Combien de marches par étage? Pour le savoir, il faut en faire l'expérience. Dans la tour, personne n'a jamais dû essayer. Et à cette heure du matin, elle ne risque pas de rencontrer grand monde. Résolument, drapant son châle autour d'elle, Jeanne descend un étage. Dix, quinze, vingt-trois marches. C'est bien cela. Elle remonte, assez lestement malgré son poids. Vingt-trois multiplié par trente et un, cela fait...

Au moment où elle va rentrer chez elle, M. Adrien sort sur le palier.

- Ah! madame Grandier! Vous avez constaté!

- Eh oui! Les ascenseurs.

Sur les paliers, les fenêtres sont réduites à deux meurtrières. M. Adrien tente cependant de regarder dans la « cour fleurie » qui fait la gloire de l'immeuble.

- Ils sont sûrement encore là. Alors que la police va arriver!

- Ça, ils n'ont pas peur, admet Jeanne.

Elle a un peu envie de rire.

- Je viens d'appeler le gérant. Un locataire du rez-de-chaussée l'avait déjà alerté. Ce sont bien les mêmes qui ont dévasté la cour, il y a un mois.

- Je croyais qu'on les avait arrêtés, dit Jeanne.

Elle a la main sur la poignée de sa porte, elle voudrait rentrer, mais M. Adrien est bavard et susceptible.

- On en a arrêté deux ou trois, et c'est pourquoi les autres ont voulu se venger. Ce sont des skinheads!

- Ah bon?

- Attendez... Il doit y avoir moyen... J'ai des jumelles d'opéra.

Il se précipite chez lui. Jeanne commence à avoir froid. Et, bien qu'elle ne soit guère conventionnelle, sa chemise de nuit en flanelle mal dissimulée par le châle et ses cheveux défaits la gênent tout de même un peu devant M. Adrien, tiré à quatre épingles malgré l'heure matinale. Le revoici, petit, mince, animé d'une indignation perpétuelle. Il se colle contre l'étroite fenêtre. Mais le verre des jumelles appuyé contre la vitre épaisse...

- Je ne vois pas grand-chose. Je crois que la police est arrivée et qu'ils se battent, dit-il avec satisfaction. Mais pour la réparation, ce sera une autre paire de manches! Nous ne sommes pas près de descendre!

- Il faudra bien! dit Jeanne.

Et elle rouvre sa porte.

- Je ne vous le conseille pas!

- Pourquoi? demande-t-elle, surprise, déjà dans l'entrée de l'appartement.

- Eh bien... Eh bien... parce que c'est haut! Vous allez pouvoir vous octroyer une journée de congé!

- Pourquoi pas, dit-elle par politesse.

Et referme la porte derrière elle. Une journée de congé! Comme si elle était de celles qui ont besoin de repos! Elle déteste un moment M. Adrien, son allure de petit coq, ses indignations vertueuses. Puis

l'oublie. Il s'agit de se dépêcher, elle a un cours à neuf heures, et elle n'a pas commencé sa toilette. Elle entre dans l'étroite salle de bains, à droite de l'entrée. La chambre à coucher est à gauche, la porte ouverte, et un moment elle se demande si M. Adrien a pu apercevoir le lit défait, les amoncellements de livres par terre et, sur une chaise Louis XV passablement élimée qui vient de chez sa mère, le plateau de son petit déjeuner. Elle se lave peut-être un peu vite, peigne sa chevelure si épaisse qu'elle y brise souvent le peigne et va enfiler la robe housse, modèle unique qu'elle possède à plusieurs exemplaires, quand le timbre agressif du téléphone retentit. Évelyne.

- Jeanne?

- Qui veux-tu que ce soit? Qu'est-ce qui se passe?

- Mais... mais... C'est plutôt à toi de me dire...

C'est ton voisin qui m'a appelée.

Jeanne n'en revient pas.

- M. Adrien?

- Mais oui. Je l'avais rencontré chez Pierquin, tu sais qu'ils se connaissent...

- Si je le sais! (Jeanne éclate de rire.) Rose voulait me le faire épouser! Tu te rends compte! Un petit célibataire ranci! Il me fait penser à un champignon déshydraté. Mais pourquoi est-ce qu'il t'appelle à l'aube?

- Mais Jeanne, enfin! Pour me prévenir que ces voyous ont mis hors d'usage vos ascenseurs!

- Tu vois! Quelle commère!

- Tu es injuste. C'est un très gentil garçon. Enfin, il voulait me dire que tu n'avais pas l'air de te rendre compte... Enfin, tu ne vas pas essayer de venir au lycée!

- Pourquoi pas? Ah! les escaliers! Mais je ne suis pas une petite nature, tu sais!

- Justement. Pardon de te le dire, mais...

Il y a un bref silence, lourd des quatre-vingt-cinq kilos de Jeanne.

- Tu prends toujours tout au tragique, dit Jeanne, boudeuse. Ce n'est pas si haut, enfin!

- Pas si haut! Sais-tu seulement combien de marches...

- J'ai compté : vingt-trois!

- Vingt-trois par étage, je suppose. Et tu habites le trente et unième!

- Eh bien? dit Jeanne avec mauvaise foi.

- Trente et un par vingt-trois, ça fait...

- Sept cent treize.

Jeanne a toujours été forte en calcul mental.

- Et tu t'imagines que tu vas pouvoir descendre et remonter sept cents marches!...

- Pas en courant, bien sûr. Ni d'une traite. Mais en m'arrêtant de temps en temps...

- Ma chérie, c'est idiot! Ton poids... Ton cœur... Avec tout ce que tu fumes, tu n'as pas le souffle que... Et puis tu ne prends *jamais* d'exercice! Si tu venais avec moi, à ces cours de gymnastique douce... Enfin, je t'en supplie, n'essaie pas! Je préviendrai Élisabeth, elle comprendra, et Jean-Marie n'a rien à la première heure, il prendra ta classe très volontiers. C'était bien anatomie? Oui, à midi, au cas où la réparation ne serait pas terminée, je t'envoie un élève avec un petit en-cas... ou, si tu veux, je viendrai moi-même...

- Parce que toi, sept cents marches, ça ne te fait pas peur? dit Jeanne fâchée.

- Mais si! Mais si! proteste Évelyne, assez gauchement. Mais tout de même, tu ne peux pas comparer... Je ne sais même pas si j'y arriverai... Mais il faut bien que quelqu'un le fasse! Je t'assure que ce serait dangereux...

Évelyne paraît sincèrement inquiète. C'est la meilleure amie de Jeanne depuis qu'elles ont douze ans.

- Tu es un chou! Je suis une sale garce. Mais ça ne va pas durer, sûrement. Les voitures de police étaient là, il y a une demi-heure.

- Ça ne répare pas les ascenseurs.

- Évidemment.

- Les trois ascenseurs?

- S'ils n'en avaient démolis qu'un, ça n'aurait pas été drôle.

- Tu as de ces mots! Je sais, tu n'aimes pas te plaindre! Mais fais-le pour me faire plaisir, ne bouge pas. Je m'occupe de tout! Je préviens l'école, je rappelle le gérant, je t'envoie tes repas, d'une manière ou d'une autre...

Jeanne commence à se sentir un peu déprimée.

- Mais enfin, Vivi, je ne suis pas infirme! Je ne suis pas cardiaque!

- Qu'est-ce que tu en sais? Tu refuses toujours de voir le médecin! Trente étages! Évidemment, on ne pouvait pas prévoir, mais quand tu es allée t'installer dans cette tour, j'aurais pu te prédire que ça n'était pas prudent!

- Tu pensais qu'elle allait s'effondrer?

- Jeanne, comme tu es de mauvaise humeur! soupire Évelyne. (Elle soupire beaucoup, c'est l'une de ses caractéristiques.)

- C'est vrai, je suis injuste. Toi qui es si gentille! Mais tout de même (d'un bref attendrissement, Jeanne repasse avec sa brusquerie coutumière à une remontée de mauvaise humeur), tu ne me prédis jamais que des choses désagréables. Si j'étais allée habiter les catacombes, tu aurais encore dit que ce n'était pas prudent.

- Naturellement! Parce que tu ne fais jamais rien comme tout le monde. Entre les catacombes et un trente et unième étage, il y a place pour un appartement *normal*! Enfin, c'est tout toi, ça! Quand on avait douze ans... Oh! mon Dieu! huit heures trente-cinq? J'y vais. Je te rappelle. Jean-Marie fera ton cours. C'est quoi, déjà?

- ...

- C'est comme si c'était fait! Ne t'inquiète de rien. Je cours. Je te rappelle. Je...

Jeanne raccroche. Douce, serviable, adorable, exaspérante Évelyne. Jolie, malheureuse, plaintive, inlassable Évelyne, victime de ses maris successifs, de ses enfants insupportables, toujours prête à se charger du travail en retard d'un collègue, des heures de surveillance dont personne ne veut... Tou-

jours exténuée, ployante, sujette aux rhumes de cerveau, à l'angine bénigne, à la kyrielle de petits maux qui ne justifient pas les congés maladie et, simplement, lui rendent la vie un peu plus pesante...

« Et moi qui râle, alors qu'elle ne pense qu'à me rendre service! »

Une porte claque sur le palier. M. Adrien! « Je vais lui dire son fait, à celui-là! » Jeanne se précipite. Trop tard. Il est déjà dans l'escalier, il entame la descente, sa serviette sous le bras. Il se retourne, il crie comme s'il était déjà très bas, très loin :

– Au revoir! Ne vous en faites pas! Profitez-en pour vous reposer!

« Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir que je me repose? »

Elle rentre chez elle, boudeuse à nouveau, et comme dépaysée de n'avoir, si tôt le matin, rien à faire. Et si, pour une fois, elle suivait le conseil d'Évelyne? Bien sûr, ce n'est qu'un prétexte, un alibi. Elle pourrait très bien descendre. Mais une journée libre, c'est bon à prendre, non? Il y a longtemps qu'elle aspire à une journée tranquille pour ranger un peu le living encombré de livres non encore déballés (depuis bientôt un an qu'elle a déménagé!), de photos à trier et à coller, de dessins d'enfants dont elle projette de faire une exposition dans le gymnase. Ranger, oui. Mais elle n'a jamais tellement aimé l'ordre, et ces entassements encore riches de possibilités la réconfortent, au fond, comme le feraient des draps dans l'armoire, des provisions dans le réfrigérateur. Au fait, il doit être vide, le réfrigérateur, puisqu'on est vendredi, et que c'est le vendredi soir, le collège fermant à cinq heures, que Jeanne fait ses provisions. Mais d'ici à ce soir...

Une journée tranquille pour lire un livre qui ne concerne pas son cours, pour couvrir de papier cristal ceux de la bibliothèque qu'elle aurait dû rendre depuis quinze jours, qu'elle n'a du reste pas le temps de lire, avec tout ce qu'elle a entrepris, et qu'elle n'a

empruntés que par cette gloutonnerie intellectuelle qui fait qu'elle ne peut voir un livre nouvellement arrivé sans le saisir, le humer, l'emporter, en jurant qu'elle le rapporte le lendemain, et puis ne se résout pas à le rendre, comme s'il s'agissait d'un enfant auquel elle se serait attachée...

Une journée tranquille pour répondre aux lettres en retard, aux amis éloignés à qui elle pense tous les jours sans trouver le temps d'une carte postale. Pour classer les plantes séchées qu'elle conserve, à plat, entre de vieux journaux, pour un herbier qui ne voit jamais le jour et lui servirait pour sa classe de botanique. Pour mettre au net les notes prises sans ordre sur des écrivains du XVI^e siècle, notes qu'elle a promises à Didier depuis plusieurs semaines; mais, faute de les mettre en fiches au moment même, elles sont maintenant éparses dans divers carnets, griffonnées sur de vieilles enveloppes, des factures qu'elle avait dans son sac au moment où une idée lui est venue, ou une réminiscence, et même, parfois, elle a indiqué une référence sur le dernier feuillet d'un livre lu dans l'autobus, et au retour elle a jeté le livre parmi tous ceux qui jonchent le living... Allez vous y retrouver, maintenant!

Après la minuscule entrée (que flanquent, à gauche et à droite, chambre et salle de bains), le living est une pièce vaste, claire, pourvue d'une baie donnant sur la cour-jardin. Au fond, à droite de cette pièce grande mais fort encombrée, la cuisine, donnant également sur la cour, est également pourvue d'un balcon de fer forgé assez laid. Des bégonias blancs y languissent, que Jeanne a plantés avec amour de ses belles mains maladroites mais qu'elle oublie régulièrement d'arroser, pour s'apercevoir soudain de leur dépérissement et les achever en les noyant d'une eau trop abondante. Prenant pitié de tant d'incompétence, son amie Évelyne lui fait de temps à autre apporter, par l'un de ses enfants, quelques plants achetés au marché Jeanne-d'Arc, et qui subiront le même sort. Évelyne dit parfois, dans ses

rare moments d'enjouement, que l'affection que lui porte Jeanne, et qui est indubitable, est du « genre bégonia », faite d'alternatives d'effusion, de dévouement, d'interminables conversations, d'attentions délicates et d'oublis inexplicables, de brusques et brèves bouderies, d'orages et de repentirs soudains. « J'aime tant les bégonias blancs! » dit Jeanne, sincère et désolée – et elle dit aussi : « Mais j'aime tant Évelyne! » quand celle-ci se lasse passagèrement de tant de changements climatiques.

Jeanne se rend rarement compte de la fatigue qu'elle impose à ses proches. Elle les adore, n'est-ce pas? Est-ce que cela ne suffit pas? Cela suffit peut-être. En tout cas, cela lui suffit, à elle qui, bien que vivant seule, a le sentiment de s'entourer d'êtres intéressants et complexes qui lui rendent son affection.

Aujourd'hui pourtant elle a ressenti un agacement qui, d'être resté inexprimé, l'opprime. Debout au milieu du joyeux capharnaüm de la pièce, elle fronce ses sourcils bien dessinés, passe la main dans son épaisse chevelure, faisant sans s'en apercevoir crouler le chignon élaboré avec peine, et elle a beau se dire – expression qui lui vient de sa grand-mère Ludvine – qu'elle a « été bien », c'est-à-dire qu'elle a su, exceptionnellement, se contenir, elle n'en est pas moins de mauvaise humeur, phénomène aussi rare chez elle que sont fréquentes les brèves colères auxquelles elle prend plaisir.

« Repose-toi! » « Reposez-vous! » Est-ce qu'elle a l'air fatiguée? Malade? Malheureuse? « Et on se téléphone derrière mon dos! Et on veut m'empêcher de descendre! » Elle a été si surprise de cette offensive du sec petit voisin, de la plaintive et douce Évelyne, qu'elle s'est pour ainsi dire laissé faire. Le voisin a dû appeler Évelyne et Évelyne a dû appeler le lycée, avant même qu'elle ait eu le temps de faire ouf. Et tout ça pour sept cent treize marches! « Je ne vais tout de même pas en faire un drame! Nous disions : une journée libre pour... »

Peut-être sa mauvaise humeur vient-elle, justement, de la quantité de choses qu'elle a envie de faire? Elle est parfois victime de cette boulimie infantine qu'elle a devant la vie, qui veut tout, et tout à la fois, comme devant la carte d'un bon restaurant elle reste parfois paralysée par l'abondance offerte, accessible, et parmi laquelle, tout de même, il va falloir choisir... Oui. Mais cette matinée libre, pleine de possibilités, on la lui a, en somme, imposée. C'est ça, la raison de sa mauvaise humeur. « Ils ont profité de l'effet de surprise! » Et maintenant il est trop tard pour réagir.

Si elle essayait d'en profiter, de ce loisir forcé? D'une main nonchalante elle fouille dans une caisse de livres d'occasion achetés en bloc, et dont elle s'est promis de délicieuses surprises, et tombe sur un tricot bleu faïence commencé pendant les vacances de Noël. Si elle s'y remettait? C'est apaisant, le tricot. Du moins on le dit. Mais Jeanne tricote mal, trop vite, distraitemment. Elle fait des fautes et refuse toujours de défaire ce qui est commencé. « Ça fait artisanal! » dit-elle quand Évelyne lui fait remarquer des inégalités criantes. Et puis elle a perdu le modèle... Et puis elle ne se souvient plus de l'endroit où elle a rangé le dos de ce pull commencé... Et puis est-ce qu'entre les fêtes de fin d'année (marquées de quelques excès) et Pâques, qui lui a paru tomber huit jours après, elle n'a pas pris encore un petit peu de poids, ce qui fait que la taille du pull-over...

Oh! qu'est-ce que ça peut faire? De toute façon elle ne l'aurait pas achevé. « Je ne suis pas faite pour les ouvrages de dames. » Ni pour ce « petit régime » que, justement pendant cette période, ses amis lui ont conseillé avec plus d'insistance? Pas faite pour les régimes, les restrictions, les brimades qu'on s'impose à soi-même. C'est bon pour Évelyne, ça, qui se sent en faute quand elle fait l'amour avec son propre mari! Et pourtant on a assez tenté de l'influencer : son amie Évelyne, son amie Manon, les

allusions du docteur Pierquin, les plaisanteries des élèves, la directrice, Mme Mermont, qui (sans beaucoup d'espoir) déclare que l'enseignement est, aussi, un métier public, avec un regard en biais. « Je ne suis pas hôtesse de l'air! » riposte Jeanne qui n'est pas de nature à laisser passer sans les relever ce genre d'attaques indirectes. Elle est comme elle est! Elle fait bien son métier! Et ce n'est pas à Élisabeth de la conseiller sur le choix de ses chapeaux! Si elle a réussi à imposer sa personnalité, ses cours qui débordent souvent le programme, ses horaires fantaisistes, pourquoi pas son poids? Qui est-ce que cela gêne?

Et pourtant cela doit en gêner certains. Évelyne, à propos d'une démarche à faire, lui disant un jour : « Toi qui as du poids auprès du conseil d'administration... », et puis rougissant follement. Jeanne s'est mise à rire : « C'est équivoque, hein, cette expression! L'idéal de la plupart des femmes, en somme, c'est de perdre du poids physiquement, et d'en gagner au sens figuré. Allons! ne fais pas cette tête-là! Je sais bien que j'ai, comme tu dis pudiquement, un problème de poids... Ou plutôt non. Je n'ai pas un problème de poids, je suis trop grosse, et même beaucoup trop grosse, et c'est mon droit fondamental! » Elles n'en ont plus parlé. Mais, même dans cette attaque frontale, Jeanne a l'impression d'avoir cédé un peu de terrain. Car enfin, trop grosse pour qui? Pour quoi? Elle se porte comme le Pont-Neuf. Son corps, elle n'y pense jamais, ou presque jamais. Elle y pense aujourd'hui. À cause de la sollicitude de ces imbéciles. Évidemment ce n'est pas un plaisir, mais elle pourrait parfaitement... sept cent treize marches... En prenant son temps... Ils l'ont condamnée sans plus ample examen. C'est injuste!

De toute façon, il n'y a pas lieu de se monter la tête. Une heure de cours perdue, ce n'est pas le diable! Les dépanneurs vont arriver, sont probablement arrivés. Cet après-midi, elle ira faire son cours de trois heures, son cours de quatre heures (une

classe difficile mais intéressante), et ensuite ses provisions pour la semaine, comme tous les vendredis. Et tout rentrera dans l'ordre, les amis à leur place, le corps sous sa housse, les doutes dissipés. Le droit lui sera rendu d'être ce qu'elle est.

Elle passe sa matinée à trier des livres. Certains qui proviennent de son déménagement récent, d'autres qu'elle n'a pu s'empêcher d'acheter dans une vente du collège, bien qu'elle n'ait pas vraiment la place où les mettre. Dans la salle de bains? Feuilletant par-ci, grappillant une page, un paragraphe par-là, Jeanne est à son affaire et en oublie ses humeurs jusqu'au coup de midi.

On sonne. Sans doute les dépanneurs venus l'informer de la remise en marche des appareils. Est-ce que j'ai de la monnaie? C'est un gamin de sixième B, une classe dont Évelyne s'occupe.

- Mam' Berthelot m'envoie avec vot' déjeuner. C'est haut, hein!

Il rit. Il lui tend un sac en plastique. Du poisson congelé. Tout ce qu'elle déteste... « Voilà ce que c'est que d'être polie : j'ai dû en manger chez elle et dire que ce n'était pas mauvais. Bien fait! »

- C'est drôlement haut! répète le gamin, non sans intention.

Il est blond, pâlot. Malin. Est-ce qu'il se moque d'elle? Ah! non! Il tend la main avec une malice gentille.

- Tiens!

- Dix balles... pour trente étages...

- Trente et un.

- Et la descente, vous ne la comptez pas?

- C'est moins dur, dit Jeanne en riant.

- Mettez cinq francs alors.

Elle trouve dans son porte-monnaie un billet de vingt francs plié.

- Rends-moi la pièce, je te donne le billet.

Il est surpris. Déjà habitué à n'obtenir que ce qu'il

arrache avec ses petites dents pointues de rongeur. Si surpris qu'il essaie d'être gentil.

- Ils sont en bas, les dépanneurs. Ils ont dit : c'est de la belle ouvrage.

- Les ascenseurs?

- Non, la démolition. Ils vont revenir ce soir, ou demain.

- Pas avant?

- Ils n'ont pas les pièces.

- Ah bon... Merci.

Il s'attarde, saute d'un pied sur l'autre.

- Tu veux aller au lavabo? s'inquiète Jeanne.

- Non! Non.

Il n'arrive pas à savoir très bien ce qu'il éprouve, le petit Émile qui a onze ans. Peut-être l'envie de rendre service, sentiment saugrenu qui le déconcerte lui-même?

- Faut pas vous en faire, hein! Si vous voulez, je reviens ce soir? Si ça se trouve durer, vous voulez que je vous prenne du pain? Mam' Berthelot n'avait rien dit, alors j'en ai pas pris. Mais si vous êtes en peine...

- Non, non, merci, dit-elle très vite. J'ai tout ce qu'il me faut.

- Et si ça dure huit jours?

- Ça ne durera pas huit jours.

Le petit visage sans beauté, les yeux pâles du gamin paraissent un moment attristés, comme vieilliss. Il la regarde. La voit...

- De toute façon, si ça dure huit jours, on vous ravitaillera en hélico. Comme dans *La Tour infernale*. Ciao, madame Grandier.

Il s'en va. Il descend les premières marches de l'escalier; elle le regarde du seuil. Il se retourne :

- J'vous aurais fait un prix, vous savez!

Elle est rentrée. Elle reste un moment immobile dans l'entrée. Frappée de plein fouet par cette pensée : ce qu'elle a lu dans les yeux du petit Émile, n'est-ce pas une sorte... une sorte de compassion?

Tout à coup, un bruit : ploc, ploc, non loin d'elle. Elle tourne la tête. Mon Dieu! le poisson! Elle l'a, un bon moment, oublié sur la console, une si jolie console offerte par sa mère, la seule chose vraiment jolie, dans l'appartement chaleureux et sans style. Avec une courbure inimitable sur laquelle, quand elle rentre, elle passe la main comme sur le dos d'un animal (souvent d'ailleurs elle pense à sa mère, Gisèle, comme à un animal gracieux et un peu maniéré : biche, antilope), enfin, c'est un rite, c'est...

Le poisson! Il dégoutte, il va imprégner le bois! Vite un Sopalin et, plouf, dans le vide-ordures de la cuisine, cette saleté! « J'ai horreur du merlan, et congelé par-dessus le marché! Et venant de la cantine où ils laissent toujours passer les dates de péremption! »

Elle s'essuie les mains au torchon à carreaux, soupire de soulagement, et puis, soudain interdite : « Mais je suis folle! Qu'est-ce que je vais manger, alors? » Et regarde le vide-ordures comme si, saisi de pitié, il allait lui rendre sa proie. Jeanne! Jeanne! Quand te guériras-tu de ces impulsions un peu folles? Les yeux sur la petite porte refermée, elle ne sait si elle va éclater de rire ou fondre en sanglots.

Ludivine, sa grand-mère, celle qui l'a élevée, n'était pas ainsi. Ne perdant jamais la tête, même au milieu du « coup de feu » du week-end. (Cuisinière. La « Mère Grandier ».) Ne brisant jamais une assiette, ses mains grossières faisant preuve d'une dextérité et d'une adresse dont Jeanne, avec ses belles mains aux doigts fuselés, n'a pas hérité. Ne s'affolant ni devant une mayonnaise ratée, ni devant un déficit constaté, le soir, dans la grande chambre mansardée qu'elle partageait avec sa petite-fille, chacune penchée sur un livre, de classe ou de comptes. Qu'aurait fait Ludivine? Descendu l'escalier, voyons! Jeanne s'essuie les yeux (larmes de rage et larmes de rire mêlées) et, par-dessus la robe

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en juillet 1991

Imprimé en France
Dépôt légal : août 1991
N° d'édition : 13304 - N° d'impression : 18270